

Administration et Rédaction :

MARTIGNY

AVENUE DE LA GARE

Téléphone No 610 52

TARIF DES ANNONCES :

	le Mardi	le Vendredi
Valais	le mm. 9 ct.	9 ct.
Suisse	" 11 ct.	18 ct.
Etranger	" 14 ct.	20 ct.
Réclames	" 24 ct.	40 ct.
Mortuaires	" 18 ct.	20 ct.

Chèques postaux No 11 c 52

Le Rhône

JOURNAL VALAISAN D'INFORMATIONS

ORGANE COMMERCIAL, ARTISANAL ET AGRICOLE, PARAISSANT LE MARDI ET LE VENDREDI

ABONNEMENTS
PAR ANNÉE :

2 fois par semaine Fr.
Mardi et Vendredi 7.—

Avec assurance-accidents
pour 2 personnes 10.50

Bulletin Officiel 5.50

Le Vendredi :

Le plus fort tirage des
journaux du canton

Chèques postaux No 11 c 52

Les abonnés au bénéfice de l'ASSURANCE sont assurés contre les accidents auprès de La Baloise, Compagnie d'assurances sur la vie, pour . . Fr. 1000.— en cas de décès, Fr. 1000.— en cas d'invalidité totale et jusqu'à Fr. 1000.— en cas d'invalidité partielle et permanente

Dernières nouvelles

A 75 km. de Varsovie

Les armées russes s'approchent de Varsovie à une vitesse éclair. Le maréchal Rokossovsky vient d'annoncer au haut commandement qu'il a défait complètement un corps d'armée allemand composé de trois ou quatre divisions ; devant la ligne de chemin de fer de Malkinia-Lukov, Siedlce, un important nœud ferroviaire, a été pris d'assaut. La première armée de Russie Blanche a donc dépassé Brest-Litovsk de 100 kilomètres à l'ouest et ne se trouve plus éloignée de Varsovie que de 75 km. Les Allemands se replient en désordre de la région du Bug sur la Vistule.

On annonce la prise de Lublin.

Les différents groupes d'armée soviétiques ont parcouru en moyenne depuis dimanche après-midi une distance d'environ 80 kilomètres.

Il n'y a plus de front

L'état de décomposition des troupes allemandes battant en retraite impose au haut commandement de Moscou la constatation suivante : « Il n'y a plus actuellement de front proprement dit. Il n'y a plus qu'un chaos englobant toutes les armées allemandes, de la Baltique jusqu'en Pologne. Au cas où Hitler ne parviendrait pas à arrêter ces masses en déroute, les armées russes se trouveront aux portes de Varsovie dans les 72 prochaines heures. »

Les correspondants du front s'accordent à dire que la démolition s'étend de jour en jour dans les rangs des troupes allemandes. Ce fait est non seulement manifesté par les capitulations qui se font d'heure en heure plus nombreuses, mais encore par l'encombrement des routes de retraite où s'amoncellent des quantités d'armes et autres objets d'équipement jetés par les soldats en retraite.

Les exécutions en Russie par les Allemands

Le maire de Minsk a communiqué, dans un premier rapport officiel, que le ghetto installé par les Allemands a été soigneusement examiné durant les travaux de déblaiement de la ville. On a pu constater d'une façon certaine, que ce ghetto a servi d'abri aux juifs déportés de Hambourg et de ses environs. Après avoir vécu plusieurs mois à Minsk, ces malheureux ont été tués dans des chambres à gaz. Selon des listes, plusieurs dizaines de milliers de personnes ont trouvé la mort à Minsk.

Une seconde liste officielle publie les exécutions faites pendant l'occupation de différentes villes de Russie-Blanche. Le rapport déclare : « Un régime de la terreur sévissait en Russie-Blanche, si terrible qu'il semble incroyable. Malgré tout, on a prouvé que 210,000 citoyens russes ont été exécutés durant les années 1941-44 dans trois villes et districts. Ce nombre comprend 120,000 exécutions à Minsk, 55,000 à Gomel et 35,000 à Bobruisk. Pour autant que les constatations de Pinsk soient terminées, 11,000 citoyens russes y ont trouvé la mort. Le nombre des exécutions faites à Brest-Litovsk se monterait à 9000. »

Le ministre des affaires étrangères de Russie-Blanche termine son rapport par la constatation suivante : « Toute la population de la ville de Jlobin a été exterminée. Aucun homme, aucune femme et aucun enfant ne fut épargné. Jusqu'ici le motif de cette incroyable boucherie n'a pas été décelé. »

Le métier de rédacteur en Pologne

A l'occasion de son 100^e numéro, voici ce qu'écrivait la « Pologne libre », un des journaux souterrains polonais :

« Peu de lecteurs se rendent compte des nombreuses difficultés à surmonter par la rédaction, les colporteurs et les imprimeries afin que le journal parvienne à ses abonnés. Le journal doit paraître au temps fixé et au lieu fixé, il doit parvenir aux lecteurs — voilà la devise fondamentale de la rédaction. Quand en 1940 un des rédacteurs a été déporté au camp de Oswiecim, d'où l'on ne revient jamais, un autre l'a remplacé immédiatement. Le journal a paru à sa date. »

En 1942, toute la famille d'un autre rédacteur a été arrêtée la veille de la composition du numéro. Le rédacteur a passé une nuit d'angoisse dans un refuge d'occasion ; mais le lendemain les manuscrits étaient prêts.

Un de nos rédacteurs fusillé par les Allemands, un autre dans un camp de concentration, plusieurs colporteurs tués, d'autres emprisonnés — voilà la liste des pertes de la « Pologne libre ». Le journal est écrit non seulement avec de l'encre mais avec du sang. »

Les nouvelles riveteuses silencieuses

Les riveteuses employées jusqu'à maintenant faisaient un bruit tel qu'il était difficile de le supporter à la longue. Une entreprise allemande vient de construire des riveteuses silencieuses. La partie pneumatique est placée dans le carter, ce qui supprime presque complètement le bruit.

D'autre part, les tubes d'amenée de l'air comprimé sont construits de telle façon que le rendement s'en trouve accru. Il est désormais possible de fixer 30 rivets de 3 mm. de diamètre à la minute. Cette riveteuse peut s'adapter très facilement à un établi et se révèle d'un rendement particulièrement satisfaisant dans le travail à la chaîne. Son emploi est simple.

Pour éviter toute confusion,
ne demandez pas un cocktail

mais un „LUY“

l'apéritif à base de vins du Valais

Seuls fabricants: DIVA S. A., Sion

A St-Gingolph-France Engagement du maquis contre Allemands L'incendie du village par les S. S.

Samedi, vers 10 heures du matin, les hommes du maquis envahissaient, au nombre d'une soixantaine, la localité de St-Gingolph-France.

A l'entrée du village, ils se heurtèrent à une patrouille allemande, composée de deux hommes, qui furent tués. Une femme qui se trouvait à leurs côtés subit le même sort.

Les coups de feu donnèrent cependant l'alarme aux troupes occupantes. Peu après, une échouffourée se produisit à quelques mètres de la frontière. A coups de grenades, la maison en bois qui avait été érigée il y a quelques mois pour les services des visites de la douane, fut incendiée. Les occupants, des douaniers allemands, ainsi qu'une Allemande préposée à la fouille, y trouvèrent la mort.

Les Allemands se réfugièrent alors à l'Hôtel de France, qui fut bientôt entouré par les partisans. De nombreux coups de feu furent échangés. Il y eut des tués des deux côtés et de nombreux blessés. Entre temps, dans le centre du village, une fusillade crépitait. Des civils ont été tués et blessés. M. François Bonnaz, frère de l'ancien président de St-Gingolph-France, et oncle du député valaisan Raoul Duchoud, fut tué sur la galerie de sa maison par une balle perdue. Il était âgé de 70 ans. Un douanier français fut tué par erreur.

Il y eut probablement 6 Allemands tués sur les 18 que comptait le poste, et un maquisard ; parmi les hommes de la Résistance, 8 seraient blessés.

Presque la moitié des habitants du village de St-Gingolph-France, femmes, vieillards et enfants, soit environ trois cents personnes, ont passé la frontière et sont entrés en Suisse. Ils ont été hospitalisés. D'autre part, huit hommes du maquis, blessés, ont été hospitalisés à Monthey.

Des repréailles étaient à prévoir. Elles n'ont pas tardé. Dimanche après-midi, à 15 h., une section de S. S. allemands, au nombre d'une quarantaine, arrivèrent par la route de Thonon et une trentaine par bateau à moteur. Vers 16 h., ordre était donné d'incendier le village. L'une après l'autre, les maisons situées au delà de la voie du chemin de fer Boulevard-St-Gingolph brûlaient comme des torches. Vers 20 heures, on pouvait compter une vingtaine de bâtiments d'habitation et une dizaine de granges en flammes. On compte, au total, 50 maisons et granges incendiées.

Le reste de la population du village, pris de panique, s'enfuit et vint se réfugier en Suisse. Ce spectacle était vraiment lamentable. Des femmes, des enfants, se jetaient dans le torrent qui sépare le village suisse du village français, pour gagner la terre valaisanne. Plusieurs d'entre eux se blessèrent assez sérieusement et d'autres essayèrent le feu des S. S., en particulier Mme Clerc, qui a été grièvement atteinte.

En présence de cette terrible situation, le député André Chaperon, président de St-Gingolph-Suisse, se rendit sur France pour tâcher d'obtenir du commandant des troupes allemandes quelque adoucissement à l'égard de la population. Il contribua à faire entrer en Suisse les femmes, les enfants et les enfants, qui étaient terrorisés. Chacun louera le courage de ce magistrat.

Du côté valaisan, des mesures énergiques ont été prises pour faire face à une éventuelle propagation de l'incendie sur soi suisse. Les pompiers de Monthey, Bouveret et St-Gingolph furent rapidement sur les lieux. L'église, qui appartient aussi à la Suisse, fut préservée.

Le bétail était en grande partie à Novel, mais 6 vaches, un cheval, des porcs et des chèvres ont été réquisitionnés par les Allemands.

Dans ces heures d'épouvante qu'ont vécues nos pauvres voisins de St-Gingolph-France, M. le président Chaperon de St-Gingolph-Suisse a fait tout ce

qui était humainement possible pour adoucir leur terrible sort. Chacun compatit à la douleur de ces gens, en général peu fortunés, et qui ont perdu par l'incendie le peu qu'ils possédaient.

Voici comment les S. S. ont procédé pour incendier le village. Les soldats entraînaient dans les maisons et saisissaient tous les objets qui pouvaient être emportés. Les biens, généralement amassés dans des draps de lit, étaient entassés dans des camions. Puis le bâtiment était copieusement arrosé de benzine et le feu mis à l'aide de grenades incendiaires.

Il n'y aurait pas eu d'exécution

Les officiers allemands ont affirmé qu'ils n'avaient fusillé aucun otage. Quand M. Chaperon s'est rendu sur France pour faire une tournée dans la localité et ses environs, il n'a pas vu d'autres cadavres que ceux des personnes tuées durant l'engagement de samedi.

Les personnes qui ont été arrêtées ont été emmenées à Evian et elles seraient saines et sauvées. Il s'agit notamment de l'abbé Rossillion, curé de la paroisse, de M. René Boch et de sa fille et de quelques autres. R. Roud, receveur des douanes françaises, qu'on croyait exécuté, a été expulsé de la localité et il est parti à bicyclette avec sa fille en direction d'Evian.

Enterrement des victimes

Lundi matin, M. Chaperon a reçu l'autorisation de se rendre une fois de plus sur France avec six hommes pour ensevelir les cadavres des victimes des combats de samedi. Ce sont le douanier Junod, Mme Béchet et M. Zaria Rocco, qui ont été enterrés au cimetière.

Les obsèques de M. François Bonnaz, frère de l'ancien président de St-Gingolph-France et oncle de M. le député R. Duchoud, ont eu lieu aujourd'hui à Port-Valais.

M. Chaperon a fait de tour de St-Gingolph-France avec le chef de la garnison pour lui désigner expressément les maisons appartenant à des Suisses. Il s'est rendu de nouveau sur place mardi matin afin de plaquer sur la porte de tous ces immeubles des lettres de protection émanant du Département politique fédéral.

L'accueil aux malheureux réfugiés

Du côté suisse, on a continué à prendre toutes les mesures de précaution qui s'imposaient. Les Samaritaines de St-Gingolph se sont généreusement dévouées pour porter aide et secours à tous les malheureux réfugiés dont la tragique misère cause à tous une peine immense.

On commence à voir un peu clair sur le drame qui vient de jeter la consternation à la frontière franco-valaisanne. On admet volontiers que les partisans avaient décidé de faire de St-Gingolph une tête de pont devant leur servir de base de départ pour des opérations sur le littoral du Chablais. La décision d'attaquer cette station frontière ne doit cependant pas avoir été prise par les chefs responsables de la Résistance. Les maquisards se sont présentés mal armés, mal équipés, indisziplinés.

Parmi la population réfugiée en Suisse, l'irritation est vive contre cette soi-disant troupe du maquis, d'une composition internationale un peu louche ; elle venait, croit-on, de Bernex, et au retour a passé par Novel, où elle a cherché à entraîner les hommes valides.

On peut admettre que des « maquisards » disciplinés et nombreux auraient pu s'opposer à l'arrivée des S. S. et à l'incendie du village.

On nous informe d'autre part que les Allemands qui occupaient St-Gingolph-France étaient corrects avec la population.

Un nouvel avion spécial suisse

Une heureuse collaboration entre la science et la technique a donné naissance à un avion de tourisme spécial qui est actuellement mis à l'épreuve sous la direction du capitaine Nyffenegger, chef pilote de la Swissair. La construction de cette machine est due à l'initiative de feu le colonel Isler, directeur de l'Office fédéral aérien, qui réclamait un type d'avion pouvant décoller et atterrir sûrement dans les régions alpêtres riches en obstacles et soumises à des variations atmosphériques importantes. A la demande de l'office fédéral aérien, l'institut pour la construction d'avions de l'Ecole polytechnique fédérale a établi, sous la direction du professeur Amstutz et de M. Belart, ingénieur, un prototype répondant aux exigences imposées et qui fut construit par la fabrique d'avions Pilatus à Stans. Cet avion, le « Pilate SB 2 », est un monoplan monomoteur avec cabine, pouvant se mouvoir à 80 km. à l'heure sans perdre de la hauteur. Grâce à son moteur de 440 CV, il peut décoller sur une courte distance et monter rapidement. La carlingue, construite en métal léger, contient deux sièges pour les pilotes et trois sièges pour les passagers. La cabine mesure 1 m. 40 de large et 1 m. 60 de haut. Derrière la cabine des passagers se trouve un compartiment pour les bagages. L'avion peut également servir au transport des malades. Les réservoirs à benzine construits dans les ailes contiennent du carburant pour 3 1/2 heures de vol.

Le « Pilate SB 2 » est prévu pour des vols alpêtres, pour le trafic touristique en montagne, comme moyen de liaison et d'observation, pour le service topographique, pour le transport des malades et des marchandises.

Une plaie d'Egypte

La municipalité de Fribourg a eu à s'occuper d'une affaire des plus curieuses. Un fléau s'est abattu sur Fribourg et il ne s'agit pas en l'occurrence d'une invasion de rongeurs, mais bien de grillons domestiques.

Depuis une quinzaine de jours, un certain nombre d'habitants du quartier de Pérolles, principalement ceux qui demeurent aux abords du grand ravin que l'on comble journellement par des débris, se plaignent d'une invasion de grillons domestiques. Ces animaux ont choisi ces ravins comme théâtre de leurs exploits. Ils les quittent chaque nuit et s'introduisent par les fenêtres ouvertes pour se faufiler un peu partout dans les cuisines et les appartements.

On les entend pousser leur cri strident, qui rend tout sommeil impossible dans le voisinage. Ces orthoptères, fort poétiques lorsqu'ils jouent le rôle de grillon du foyer, à la mode de Dickens, deviennent une plaie d'Egypte lorsqu'ils envahissent les appartements et dévorent les provisions. Plus on en tue, plus il y en a.

L'ACTION DU COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE EN HONGRIE. — Le Comité international de la Croix-Rouge, à la suite des démarches qu'il avait entreprises auprès des autorités hongroises, a été officiellement informé du fait que les transports d'Israélites hors du territoire hongrois étaient suspendus, que le Comité international était autorisé à apporter des secours aux Israélites internés ou confinés et à collaborer à l'évacuation de tous les enfants israélites au-dessous de dix ans ayant obtenu des visas d'entrée dans des pays d'accueil, que d'autre part tous les Israélites possédant des visas d'entrée en Palestine seraient autorisés à s'y rendre.

Lorsqu'un pays se laisse gouverner par un seul homme

Les dessous de fautes éclatantes

Il ressort d'un document publié par le périodique italien « L'Italia Nuova », document que l'on dit être le journal intime du comte Ciano, que Hitler et Mussolini agissaient souvent sans être concertés et se mettaient en présence de faits accomplis.

Ainsi Hitler informa simplement par une lettre son allié de la violation de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg, le 10 mai 1940.

Malgré l'invitation du fuhrer, l'Italie retarda sa décision d'entrer en guerre. Le 2 juin 1940, Mussolini, sans se préoccuper de l'avis de la couronne, sans entendre ni le Grand Conseil, ni l'assemblée législative, appela le maréchal Badoglio au palais de Venise et lui annonça que l'Italie allait entrer en guerre le 10 juin. Le maréchal tenta vainement de faire remarquer que l'Italie n'était absolument pas en mesure de s'engager dans une pareille entreprise. Bien que parfaitement au courant de la situation politique et militaire de l'Italie, Mussolini n'en décida pas moins de « faire le grand saut », car il était convaincu que l'Allemagne avait désormais gagné la guerre en Europe.

On peut dire qu'à ce moment le duce était loin d'être le seul de cet avis.

Il décida, selon sa propre expression, « de casser les reins à la Grèce », sans en référer à son grand ami. « Ce diable d'Hitler, disait-il, a fait de la Roumanie un de ses pions sans m'aviser, mais cette fois, je lui rends la monnaie de sa pièce ; j'occupe la Grèce, et de cette façon je rétablis l'équilibre dans les Balkans. »

Au début d'octobre 1940, Mussolini convoqua au Palais de Venise le comte Ciano et trois chefs militaires dont le maréchal Badoglio, qui déconseilla formellement l'attaque en disant que les forces militaires italiennes en Albanie étaient très faibles en ce moment. Mussolini arrêta net la discussion : « Je donne ma démission d'Italien si, dans un mois, nous ne sommes pas à Athènes. » C'est ainsi que l'action fut décidée.

Bien des gens diront que c'était là une politique de gamins. Faut-il s'étonner si elle a conduit au désastre et au malheur ?

Selon le « Risorgimento Liberale », le journal intime dont on a déjà extrait plusieurs passages ces jours derniers, est effectivement l'œuvre du comte Ciano, et la comtesse Edda Ciano en avait fait sept copies en les déposant dans sept villes italiennes différentes.

Il s'agit là d'un document psychiatrique plutôt que d'un mémorial politique, vu que selon le comte Ciano, Mussolini avait ses facultés mentales plutôt troublées en 1939. Il ne savait jamais se décider pour une chose ou pour une autre. Un jour il parlait de guerre, un autre de paix ; puis, un troisième jour, il voulait entrer immédiatement en conflit et le lendemain, il changeait d'idée et ne voulait faire la guerre qu'après deux ans de non-belligérance. Il modifiait sa décision sans aucun motif ou alors pour des raisons puérides. Parmi ceux qui conseillaient à Mussolini de faire la guerre, le journal cite le général Pariani, lequel aurait dit au duce que l'armée était parfaitement en mesure de la conduire avec succès. Le quadrumvir De Vecchi voulait, lui aussi, la guerre « pour obtenir d'autres médailles », ajoute le journal intime.

Un cas symptomatique du déséquilibre mental de Mussolini est son attitude au cours de la guerre du Reich contre la Norvège. Mussolini fut informé de l'agression allemande dès le début. Tout d'abord, il fut enthousiaste, puis, voyant l'évolution favorable des opérations, il devint toujours plus nerveux et mécontent et jaloux des succès d'Hitler. Le journal assure que la décision de Mussolini d'entraîner l'Italie dans la guerre date de ce moment-là. Toutes les tentatives pour le faire changer d'idée furent vaines.

L'amabilité

Actuellement, pour personne la vie ne se présente sous des couleurs particulièrement riantes, et parfois une certaine mauvaise humeur est fort explicable de la part de gens qui, du fait des soucis, soit de leur activité professionnelle, soit de leur existence privée, ont autre chose à faire qu'à distribuer des sourires à tout venant.

Et pourtant, ce n'est ni leur air renfrogné, ni leur irritabilité chronique qui contribuera à alléger leur esprit du fardeau qui l'opprime. Au contraire, leur manière de faire contribue à jeter autour d'eux une atmosphère désagréable dont ils sont les premiers à souffrir.

Alors qu'il serait si facile pour eux de créer un peu de bonne humeur. Un sourire, un mot gentil, en voilà assez pour que les fronts se dérident et l'atmosphère se détende. Mais ceux qui sont le mieux à même de contribuer à cet allègement de l'esprit sont ceux qui par leurs fonctions se trouvent journellement en contact avec leurs semblables. Nous savons, pour l'avoir expérimentée, combien de patience nécessite la tâche du fonctionnaire qui, à son guichet, doit satisfaire une clientèle toujours exigeante et peu reconnaissante. Mais la rudesse ou même la grossièreté contribueront-elles à lui alléger la tâche ? Alors qu'un contraire un service rendu, une amabilité créeront un courant de sympathie dont il sera le premier à bénéficier.

RESTRICTIONS DE LA CONSOMMATION DE PAPIER AU DANEMARK. — La consommation de papier a été réglementée au Danemark le 15 juillet. Cette réglementation est prévue pour le moment pour une durée de deux mois et comporte une réduction de la consommation de 40 %, affectant les journaux et les livres.

VALAIS

Assemblée des pépiniéristes suisses

(Corr.) — Les 11 et 12 juillet, Sion se faisait un plaisir de recevoir dans ses murs les membres de la Société des pépiniéristes suisses qui avaient choisi notre capitale pour leur deuxième assemblée annuelle.

Cette société représente, de par l'activité de ses membres, un chaînon aussi important qu'indispensable de notre production nationale. Elle groupe, sous un ensemble qui peut paraître hétéroclite mais qui, tout au contraire, lui donne sa force, les producteurs de porte-greffes, les pépiniéristes d'arbres fruitiers, de plantes ornementales, les cultivateurs de fleurs, etc.

Des commissions assurent l'étude détaillée des questions pratiques, techniques et scientifiques pour chaque branche spéciale. Le comité coordonne tout cet effort.

Le 11, à 14 h., M. Roduit, président de la Société des pépiniéristes valaisans, ouvre la séance et souhaite à tous la bienvenue. M. Michelet apporte à son tour le salut de la Station cantonale d'arboriculture, puis prend la parole M. Zulauf, président de la Société suisse, qui conduira le travail de l'assemblée.

La partie officielle, dirigée avec compétence, fut rapidement liquidée. Nombreuses furent les questions à l'ordre du jour. Quelques sujets provoquèrent des discussions assez vives mais toujours courtoises. N'est-ce pas la preuve même d'une société active? N'est-ce pas un indice de vitalité?

Après le travail, le plaisir... Ce fut le cas en fin d'après-midi. Il nous fut donné de visiter les importants établissements vinicoles de la place. Nous avons apprécié les fameux « johannis » Varone, Provins. Nous avons admiré l'effort magnifique accompli par les organisations privées et collectives pour rationaliser et surtout prendre en charge toute la production. Nous serons à l'abri de toute spéculation et plus tributaires de la vente à tout prix des motifs, l'automne déjà, les années de forte récolte. Merci à ces amis qui nous tiennent de si près. Le bon vin, les bons fruits, de belles fleurs... ces choses se complètent. Dieu les a données à l'homme pour lui rendre plus doux son passage ici bas.

Le lendemain, l'Ecole de Châteauneuf nous reçoit. Orgueil du canton, berceau de nos jardins fruitiers... au travers de ses belles cultures, de tout ce travail méthodique et de patience qui doit rendre service en restant dans le cadre du domaine expérimental, deux figures ressortent, deux pionniers auxquels doit aller notre reconnaissance. Je pense à notre cher M. Benoit dont ses connaissances et son érudition ont été pour nous d'un si grand bienfait. Je pense non moins à M. Pitteloud qui a planté, soigné, vu se développer, formé avec amour le jardin-école et les jardins d'essais.

Plus loin, deux joyaux du Valais nous attendaient encore. La Sarvaz, modèle de culture intensive dont son exemple a passé déjà nos frontières cantonales, puis, plus loin encore, notre dernière perle : le frigo de Charrat qui va jouer, pour nos fruits, le rôle de stabilisateur et de régulateur du marché et de l'écoulement. Le temps sera bientôt révolu où la fraise et l'abricot devaient prendre le chemin des fabriques de confitures parce que la vente par suite de la carence d'écoulement naturel ou spéculatif ne se faisait pas journalièrement. Nous étions alors comme dans une maison sans toit, à la merci de toutes les fantaisies des nuages, à la merci de chaque orage.

Merci à ces pionniers... vrais bienfaiteurs du pays. L'après-midi nous retrouvons dans les importantes cultures valaisannes de porte-greffes P. Délarzes et F. Kamerzin. Ne sont-elles pas venues au bon moment? L'importation arrêtée, la pépinière, et comme conséquence directe le verger suisse, risquaient une situation désastreuse. Ces cultures, si elles n'ont pu fournir la totalité de la demande, ont cependant mis sur le marché, jusqu'à ce jour, plus d'un million de plants. L'une d'elles couvre, cette année, une surface de plus de 40,000 m² et fournira, à elle seule, cet automne, plusieurs centaines de milliers de sujets magnifiques. Remercions ces entrepreneurs courageux qui n'ont pas craint de commencer, au milieu des difficultés évidentes, des cultures inédites. Elles sont, pour le pays, un appoint précieux et pour notre canton, une source de développement. Nous souhaitons qu'elles puissent subsister encore après la guerre. Elles paraissent être en de bonnes mains. Nous leur souhaitons bonne chance.

Nous relevons, en passant, les directives que M. Benoit nous donnait dans son style clair, incisif et précis : « Le climat particulièrement favorable du Valais le destine spécialement à la culture fruitière. Il faut donner la terre aux arbres partout où elle se prête. »

Merci encore à M. Roduit, notre président, qui, malgré le service militaire, nous avait préparé un plan où tout était si bien prévu.

Chère Société des pépiniéristes suisses... Vas, suis ton chemin, continue à rendre au pays les services desquels nous ne pourrions plus nous passer. Et vous, chers amis pépiniéristes, nous avons été fiers de vous recevoir. Nos villes et nos hameaux, nos vergers et nos cimes enneigées vous recevront toujours, avec simplicité il est vrai, mais avec grand cœur surtout.

A la prochaine !

Nécrologie

A l'Hôpital de Martigny, est décédé, après une courte maladie, M. Louis Cottentin, chef de service de la voie au Martigny-Châtillard. Agé de 53 ans seulement, il fonctionnait comme chef depuis 25 ans, à l'entière satisfaction de la Compagnie, qui perd dans le défunt un collaborateur dévoué et précieux.

— A Collonges, est décédé, à l'âge de 79 ans, M. Cyrille Pochon, beau-père du vice-président M. Adrien Mottiez.

Nos condoléances aux familles endeuillées.

Saxon

CARTES DE DENREES. — La distribution des cartes de denrées alimentaires du mois d'août 1944 aura lieu les jeudi 27, vendredi 28, samedi 29 juillet, dans l'ordre habituel. Les retardataires payeront une finance de fr. 1.— pour toucher leurs cartes.

COMBUSTIBLES. — Les bons d'achat de combustibles sont encore délivrés, lundi 24, mardi 25 et mercredi 26 crt. l'après-midi seulement de 14 à 18 h.

Cinéma REX, Saxon

« BELLE ETOILE ». — Jamais Meg Lemonnier n'avait été plus charmante, Jean-Pierre Aumont plus jeune et plus sympathique, Michel Simon plus irrésistible, cocasse que dans Belle Etoile, que présente le cinéma REX de Saxon les vendredi 28, samedi 29 et dimanche 30 juillet à 20 h. 30, dimanche matinée à 14 h. 30. Ce film est une véritable cure de rire de gaieté, de fraîcheur, et tous les éloges qu'on peut lui faire sont toujours en dessous de la réalité. De telle sorte que les spectateurs les mieux avertis sortent agréablement surpris d'un spectacle qu'ils n'imaginaient pas aussi divertissant. On s'amuse comme des fous, c'est la seule phrase capable de traduire ce spectacle de la bonne humeur.

La situation

UN REGIME EN DECLIN.

L'attentat contre le chancelier Hitler prouve que tout ne va pas pour le mieux au pays des nazis. On sait — et nous avons déjà eu l'occasion d'instruire nos lecteurs à ce sujet — que le mécontentement gronde un peu partout en Allemagne, notamment en Bavière. Et il n'était point besoin de propagande pour faire « mousser » ce sentiment issu des souffrances et du désespoir. Souffrances? Cinq ans de guerre, cinq millions de soldats tués, des centaines de mille invalides, les maisons rasées, calcinées par les bombardements aériens, les milliers de cadavres alignés dans les fosses communes, les mères pleurant leurs époux, leurs fils tués ou disparus. Tragédie effroyable!

Souffrances vaillamment supportées tant que l'O. K. W. pouvait publier des bulletins de victoire. Puis Stalingrad... L'invincibilité allemande battue en brèche. 1500 kilomètres de retraite; le chemin du retour semé de cadavres, de canons démontés, de camions incendiés. Puis les débarquements alliés en Afrique succédant au désastre d'El Alamein, l'envahissement de la Sicile et de l'Italie, la capitulation de cette dernière et la chute du fascisme. Et, pour couronner le tout, les magnifiques défenses érigées sur les côtes par l'organisation Todt s'effritent comme des châteaux de cartes sous les bombes alliées et livrant passage aux envahisseurs.

C'en était assez pour ébranler la confiance la plus solide. Quoi donc! Durant près de trois ans, M. Goebbels et ses services de propagande se sont évertués à nier toute possibilité de débarquement sur les côtes de la forteresse Europe. Et c'est là où précisément la défense était la mieux organisée que l'ennemi se fraie un chemin. Alors, que croire désormais? Mais une nouvelle terrible survient de l'est. Le flot russe qu'on croyait endigué, cette puissante machine militaire qu'on pensait avoir annihilée, s'est remis en mouvement. Une, deux, puis trois, cinq, sept armées avançant irrésistiblement vers l'ouest, broyant tous les obstacles. 150,000 Allemands sont faits prisonniers. Les « hérissos » à retardement tombent, augmentant le chiffre des morts.

Malgré la propagande la plus insidieuse, la surveillance la plus serrée, on ne peut empêcher aujourd'hui la vérité de se faire jour. On n'interdit pas aux ondes de traverser l'espace. Le peuple allemand finit par tout savoir. Il sait que tout espoir de vaincre est non seulement exclu, mais que la défaite est en vue, irrémédiable. Alors le fuhrer martèle les cerveaux allemands en leur affirmant que c'est la destruction de « son » peuple que recherche l'ennemi et qu'il faut continuer la lutte. Mais est-il bien certain que sa suggestion ait porté?

A côté du peuple, il y a l'élite allemande : intellectuels, officiers supérieurs, techniciens, etc. Ceux-là ne se laissent pas convaincre par la propagande du D. N. B. Ils savent que la situation est désespérée et qu'il vaut mieux arrêter au plus tôt une tuerie inutile. C'est alors que surgit la nécessité tragique : ou faire disparaître le nazisme en frappant à la tête ou consentir de nouveaux et sanglants sacrifices, ne laisser que des enfants et des vieillards pour l'heure où il faudra reconstruire, voir ce qu'il reste encore des grandes villes s'écrouler sous le poids des bombes, et les incendies dévorer ce qui a échappé aux explosions. Tout cela en pure perte, dans un seul et unique but : essayer de fatiguer l'ennemi.

Mauvais calcul, que les grands maréchaux du Reich, eux, n'ont pas fait. Ceux qui se sont soumis jusqu'ici à la discipline, relèvent la tête. Ils ne croient

plus en l'efficacité de la parole du duc : « Quand on a un ami, on le suit jusqu'au bout. » Ils estiment sans doute qu'on a le droit de laisser à son propre sort le guide ou l'ami qui met en danger votre vie et vos biens.

C'est sous cet angle que selon nous, il faut voir le geste des officiers allemands qui ont cherché à sortir leur pays de la guerre en tentant de supprimer l'obstacle initial. La « clique de traîtres » à laquelle fait allusion M. Hitler en parlant des auteurs du complot, comprend des généraux de grand renom qui ont été limogés : von Brautschich, Grandstein, Falkenhausen, Beck, Rundstedt, etc. Ce sont donc des valeurs dont il faut tenir compte — et qui ne sont point suspects d'attachés avec l'ennemi.

Le mouvement de résistance à Hitler a donc des racines plus profondes qu'on ne pense, et le fait que M. Himmler s'est vu octroyer le commandement de toutes les forces armées de l'intérieur prouve en tout cas que le danger est grand pour le national-socialisme et ses soutiens.

M. Hitler, on peut en être certain, ne fera pas grâce à ceux qui pourront avoir trempé dans l'opposition. Mais on ne fait pas disparaître un malaise sans en supprimer les causes.

A Londres, on veut dégrader de cet attentat la leçon qu'un tel coup de théâtre est l'indice aussi certain de la situation désespérée de l'Allemagne que la chute du Mussolini le fut de la situation désespérée de l'Italien en juillet 1943. « Ni l'emploi aussi massif qu'étonnamment inefficace des « V1, ni la perspective des « V2 » ne peuvent rien y changer », écrivent les journaux londoniens.

Après l'attentat, M. Hitler a reçu des hommages de fidélité de l'amiral Dönitz, du maréchal Göring et du commandant des troupes d'occupation en Norvège. C'est peu.

Selon une information de Stockholm, les chefs de l'opposition militaire en Allemagne seraient en sûreté quelque part dans le Reich. Parmi eux se trouveraient les maréchaux Keitel, von Brautschich et von Bock, ainsi que les généraux von Falkenhausen et Halder.

LES OPERATIONS MILITAIRES.
Pendant qu'à Berlin on est dans le désarroi et qu'on prépare la répression, les opérations n'ont pas chômé sur les divers fronts, sauf en Normandie où des pluies torrentielles se sont mises au travers des plans alliés.

Sur le front de l'est, toutes les armées soviétiques progressent. Elles ont occupé Cholm, Lublin et sont dans les faubourgs de Lemberg. Elles se rapprochent de Brest-Litovsk, de Kovno et de Dunabourg, et rien ne laisse prévoir que ces divers bastions pourront tenir. C'est une grave menace pour les armées allemandes tenant les pays baltes, dont toutes les frontières ont été franchies par les troupes soviétiques.

En Italie, après la prise de Livourne, où toutes les installations du port ont été détruites, et d'Ancone, les forces alliées ont progressé surtout à leurs ailes, et elles se rapprochent de Pise. Au centre, la résistance allemande est plus ferme, au sud de Florence et au nord d'Arezzo.

DANS LE PACIFIQUE.

Des marins et soldats américains ont débarqué dans l'île de Guam (Mariannes) jeudi matin. Des têtes de pont ont été établies. Ce débarquement est le premier effectué sur une terre américaine occupée par les Japonais.

Les éliminatoires des championnats d'armée d'été

Cette importante manifestation s'est ouverte et poursuivie jusqu'à samedi soir sous le signe de la pluie. La ville de Monthey, toujours si accueillante, s'était cependant faite belle pour recevoir les quelque 800 soldats-athlètes qui allaient s'y mesurer et le public accouru pour les applaudir.

Au coup de 9 heures, vendredi, une pluie torrentielle s'abat, faisant le vide net dans la rue. Et lorsque, peu après, les journalistes romands débarquaient à la gare de l'A. O. M., les écluses célestes demeuraient pleinement ouvertes. Au Café de la Place, ils furent reçus par le major Maxit, commandant des concours, le major Krebs, directeur général des championnats, et le 1er-lieut. Jaccard, chef de la presse.

Après que le major Krebs eut orienté ses hôtes sur le programme général des concours, ceux-ci furent conduits à l'Hôtel du Cerf, où les attendait un lunch composé des meilleurs produits du sol valaisan.

Le commandant de la Brigade dont allaient se dérouler les championnats, salua les convives, remercia le major Maxit d'une réception aussi généreuse qu'inattendue.

Après le dîner, les 110 patrouilles se réunirent au Collège, et à 13 h. 30 elles prirent le chemin du Parc des Sports sous la conduite de deux fanfares militaires. Sur le stade, où une troisième fanfare scandait l'arrivée des athlètes, le col-brigadier Schwarz prononça une allocution de circonstance aux hommes figés en un garde-à-vous impeccable. Puis le drapeau fédéral fut hissé au haut du mât olympique.

La cérémonie d'ouverture était accomplie. Aussitôt commencèrent les concours, sans souci d'une pluie diluvienne qui s'était remise à tomber.

Samedi avait lieu la course de patrouilles de 20 km. avec sac et fusil. Partis vers 6 h. sous une ondée qui rappelait celles de la veille, nos soldats arrivaient vers 9 h.; le ciel s'étant rasséréné, un public nombreux faisait la haie sur le parcours, acclamant par-ci par-là les patrouilles défilant avec le plus de cran.

Voici les résultats de cette discipline :

Elite : 1. Patrouille 19, Lt. Bridel Jean, 2 h. 36 min. 42 sec. 1/5 ; 2. Patr. 49, Plt. Bugnard Pierre, 2 h. 40 min. 44 sec. 4/5 ; 3. Patr. 44, Lt. Gigger Arnold, 2 h. 42 min. 21 sec. ; 4. Patr. 59, Adj. Maillard Lucien, 2 h. 44 min. 22 sec. ; 5. Patr. 27, Plt. Helg René, 2 h. 45 min. ; 6. Patr. 51, Lt. Brem Ernest, 2 h. 45 min. 5 sec. 2/5 ; 7. Patr. Adj. Sunier William, 2 h. 45 min. 28 sec. 1/5 ; 8. Patr. 47, Lt. Martin Armand, 2 h. 46 min. 17 sec. ; 9. Patr. 18, Lt. Ruedin Louis, 2 h. 46 min. 36 sec. ; 10. Patr. 40, Plt. Verrey Pierre, 2 h. 46 min. 42 sec.

Landwehr : 1. Patr. 90, Ad. Forestier Gilbert, 2 h. 56 min. 25 sec. ; 2. Patr. 45, Four. Lavanchy, 2 h. 58 min. 07 sec. ; 3. Patr. 10, Lt. Martignier Léon, 2 h. 58 min. 34 sec. ; 4. Patr. 60, Lt. Grau Charles, 2 h. 58 min. 39 sec. 3/5 ; 5. Patr. 12, Adj. Petter Bruno, 3 h. 10 min. 25 sec.

Landsturm : 1. Patr. 23, Plt. Jacob André, 3 h. 04 min. 44 sec. ; 2. Patr. 63, Adj. Fricker Paul, 3 h. 05 min. 4 sec. ; 3. Patr. 42, Sgt. Marquart Walter, 3 h. 15 min. 36 sec. 2/5.

Pistes d'obstacles. — Elite : 1. Lt. Yersin Numa, 845,93 ; 2. Arm. Udriot Marius, 783,83 ; 3. Plt. Carbat Adrien, 775,50.

Cross-country. — Elite : 1. Lt. Ebenegger Henri, 15 min. 32 sec. 1/5, 86 p. ; 2. Sdt. Muller André, 16 min.

0 sec. 3/5, 103 p. ; 3. Lt. Terriblini Pierre, 16 min. 2 sec. 2/5, 32 p.

Tir. — Elite : 1. Sdt. Jaccard Marcel, 10 t., 95 p., 27 ; 2. Can. Burri Marcel, 10 t., 95 p., 35 ; 3. Plt. Mennet Marcel, 10 t., 94 p., 20.

L'épreuve de natation s'est déroulée entre 6 et 8 h. Elle a donné les résultats suivants :

Classement individuel : 1. Patr. No 109, Sgtm. Gisclon Robert, classe E, 4 min. 6 sec. 4/5 ; 2. Patr. 98, Sdt. Siegfried René, cl. E, 5 min. 10 sec. 1/5 ; 3. Patr. 95, Sdt. Rogger Gustave, cl. E, 5 min. 10 sec. 3/5 ; 4. Patr. 96, Lt. Sillig François, cl. E, 5 min. 20 sec. 4/5 ; 5. Patr. 98, Lt. Jaton Robert, cl. E, 5 min. 35 sec. ; 6. Patr. 93, Sdt. Schiavo Alfred, cl. E, 5 min. 43 sec.

Dimanche, le temps s'était fait plus accommodant et les dernières épreuves — y compris les concours de plongé qui avaient attiré de nombreux curieux — s'accomplirent dans les meilleures conditions.

Vers 10 h., un culte en plein air fut dit sur la place des Sports par le capitaine-aumônier Bonvin.

Puis ce fut le défilé. Chose toujours émouvante. Les athlètes, marchant d'une allure fière par groupes de 10 patrouilles, étaient précédés des fanions des diverses unités de la brigade.

L'après-midi, un match de football mettait aux prises l'équipe de la brigade et une composition mixte valaisanne. Cette dernière remporta la victoire par 2 à 1.

La dernière phase de ces championnats fut la remise des récompenses — en l'espèce une médaille en deux formats — aux soldats patrouilleurs.

Tandis que samedi soir l'excellente fanfare d'un bataillon frontière se produisait à la cantine, c'était, dimanche soir, à l'Harmonie de Monthey à régaler ses auditeurs d'un programme de circonstance qui fit ressortir les belles qualités de cette société et de son directeur, M. le professeur Duquesne.

Disons pour terminer que les officiers et les organisateurs des épreuves des 21, 22 et 23 juillet ont été très satisfaits des installations mises à leur disposition pour les concours. Monthey, on peut le dire, est, sous ce rapport, la localité la plus favorisée de la région ; le rapprochement des divers emplacements : tir, piscine, cross, etc. permet, en effet, un travail suivi avec un minimum de perte de temps.

Les championnats d'été 1944 de la Brigade laisseront le souvenir d'une manifestation brillante en tous points — hormi les frasques de maître Pluvius.

Instruction préparatoire, cours fédéral d'alpinisme

Le Département militaire fédéral (O. F. I.) organisera un cours d'alpinisme pour chefs I. P. à Champex du 4 au 9 septembre 1944. Ce cours se fera sous régime militaire aux conditions ordinaires des cours fédéraux de l'instruction préparatoire.

Les chefs I. P. pour l'enseignement de la gymnastique et du ski sont invités à s'inscrire nombreux jusqu'au 5 août prochain auprès de l'Office soussigné ou des chefs d'arrondissement I. P. Leurs inscriptions auront priorité sur celles d'autres personnes qui s'intéressent à l'I. P. et plus spécialement aux cours d'alpinisme et d'excursions.

Les jeunes gens de moins de 20 ans et les personnes déclarées « exemption absolue » ne pourront pas prendre part à ce cours.

Office cantonal I. P.

Granges

CHEF DE GARE. — M. André Glassey, de Nendaz, 1er commis de gare à Sion, vient d'être nommé chef de gare de Granges.

SION

Accident mortel

Samedi matin, dans la cour de la maison Luginbühl, au chemin des Mayennets, à Sion, on a découvert le corps de M. Jean Wolf, chimiste au laboratoire cantonal. Le malheureux avait fait une chute de 3 à 4 mètres et portait une large blessure au front. Il semble que la mort ait dû être instantanée. Le Dr Léon de Preux a procédé à la levée du corps en présence des parents de la victime.

M. Jean Wolf, qui a succombé à une fracture du crâne, était âgé de 57 ans. Il résulte de l'enquête ouverte par la gendarmerie que vendredi M. Wolf a passé la soirée en compagnie d'un ami. Reentrant chez lui vers 23 heures, pendant l'obscurcissement, il quitta la route et fit une chute de plusieurs mètres de hauteur pour venir choir dans une cour.

Comment se comporter en cas d'attaque aérienne

Il ne manque pas d'intérêt de mentionner ce qui est constamment rappelé à l'étranger pour assurer au public un maximum de protection contre les attaques aériennes. Ces recommandations valent également pour nous, en Suisse, et pour notre public, tant il est vrai que nous pourrions aussi être victimes d'attaques de cette nature. Souvenons-nous de la catastrophe de Schaffhouse. Dès que l'alarme a retenti, lisons-nous dans la presse étrangère, les femmes, les vieillards, les enfants et les infirmes doivent se comporter exactement comme lors des bombardements.

Les personnes qui se trouvent dans les immeubles doivent quitter les combles, éviter la proximité des fenêtres, se mettre à couvert derrière des murs. Il faut quitter la rue et se rendre immédiatement dans la cave sans perdre une minute. Quand le tic-tac de la D. C. A. légère ou un bruit de moteur se fait entendre, les passagers d'un tram ou d'un véhicule ne doivent pas sortir affolés dans une seule et même direction, mais dans les diverses allées des maisons en s'égaillant. Ils ne doivent pas stationner dans les vestibules d'entrées, mais se rendre en courant dans une cave, ou derrière un mur épais. Celui qui est surpris par l'attaque sur une grande place ou dans une large avenue fera bien de se jeter à terre immédiatement. Dans diverses localités, des femmes furent mortellement blessées en traversant la place où se tenait un marché. Il faut interrompre ses achats et ne pas rester près des lieux de vente, car les aviateurs attaquent toujours les rassemblements.

L'attaque est-elle passée, il convient de rester à couvert un certain temps encore. En effet, trente secondes peuvent suffire à l'aviation pour faire demi-tour et revenir à la charge. Ces recommandations sont le pain quotidien de milliers et milliers de personnes en Europe. Il tient à nous de nous en pénétrer profondément.

UN VOL QUI EN VALAIT LA PEINE. — Un procès intenté à deux maçons, Pierre Dumesnil et Marcel André, accusés d'avoir dérobé 25 millions de francs à la Banque de France, s'est déroulé à Paris. Chargés d'effectuer un travail dans le sous-sol de la Banque de France, les maçons s'aperçurent qu'ils pouvaient, à travers un seul barreau, pénétrer dans l'imprimerie. C'est ainsi qu'ils firent main basse sur un sac contenant 25,000 billets de mille francs. Un billet volé mis en circulation à fin janvier conduisit à l'arrestation des malfaiteurs.

MARTIGNY

Société de développement et des intérêts de Martigny-Ville

Les conseils en publicité nous disent que les annonces collectives produisent d'excellents résultats quand les circonstances suivantes se trouvent réunies : lorsque plusieurs annonceurs peuvent logiquement présenter leurs annonces en groupe, lorsqu'une région géographique décide de faire un effort d'ensemble, ou lorsque le fait de grouper une série d'annonces de même nature et de petit format permet d'attirer plus fortement l'attention que par des annonces individuelles.

Dans ces « collectives », la présentation des annonces individuelles dépend de celles de toute la collective. Chaque annonceur profite ainsi de la présentation d'ensemble sans renoncer pour cela entièrement à toute individualité. Ainsi il est possible d'obtenir un résultat vraiment intéressant pour chaque annonceur.

Nous nous permettons donc d'encourager vivement les intéressés à souscrire aux propositions que nous leur avons faites et à profiter de l'occasion exceptionnellement avantageuse que nous sommes heureux de pouvoir leur offrir. Nous leur rappelons que les inscriptions en faveur de notre campagne publicitaire sont reçues jusqu'au 31 juillet au plus tard.

Toutes les personnes qui désirent participer à cette action sont priées de nous adresser leur bulletin d'adhésion pour cette date afin que nous puissions fixer définitivement les limites de notre programme de travail pour l'année 1944-45.

En soutenant les efforts de notre société, vous contribuez à l'essor de notre cité et au développement de son industrie, de son commerce, de son tourisme et de ses établissements de séjour et d'instruction. Vous favoriserez en même temps son agriculture et son artisanat, car toutes les branches économiques sont solidaires et s'appuient mutuellement : la prospérité de l'une entraîne celle des autres.

Premier Août 1944

Nous lançons un vibrant appel à MM. les présidents et aux comités des sociétés locales pour les inviter à préparer cette journée avec tout le soin et le sérieux qu'elle exige. Cette fête ne sera pas une manifestation quelconque mais un véritable acte de foi patriotique en même temps qu'un témoignage de reconnaissance envers les autorités et son armée.

Le cortège se formera sur la place de la Gare et parcourra l'itinéraire habituel : avenue de la Gare — rue des Alpes — rue d'Octodure — Quartier de Plaisance — Place Centrale, où les sociétés exécuteront leurs productions. Il sera ouvert par le corps de police cantonale suivi des autorités civiles et religieuses.

M. Marc Morand, président de la Municipalité, prononcera le discours de circonstance.

Tous les groupements locaux se feront un devoir d'y participer en nombre avec leurs drapeaux et fanions : Harmonie municipale, Chœur d'hommes, S. F. de gymnastique, Martigny-Sport, Gym d'hommes, Schola, Club alpin, Ski-Club, C. S. F. A., Scouts, etc. Les élèves des écoles y prendront part également. Nous prions leurs parents de les munir, si possible, de lampions.

Le feu d'artifice illuminant l'antique tour mettra le point final à la manifestation. La population est invitée à pavoiser comme aux grands jours.

Conformément au règlement de police locale, l'usage des pétards sera interdit.

Le Comité du Développement.

Cartes de rationnement

MARTIGNY-BOURG. — Les cartes de denrées alimentaires pour août 1944 seront distribuées vendredi 28 juillet et samedi matin 30 juillet.

LA BATIAZ. — Les cartes de rationnement pour le mois d'août 1944 seront délivrées le jeudi 27 juillet 1944 aux heures suivantes :

Bureau communal : de 8 h. à 12 h. et de 13 h. ½ à 15 h.

La Verrerie : de 14 h. à 16 h. au local ordinaire.

La
Boucherie Clavaiz
à Martigny-Ville informe son honorable clientèle qu'elle ne fait
PAS DE BOUDINS
jusqu'à nouvel avis.

Succès universitaire

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Marie Righini, fille de M. Charles Righini, vient de passer avec succès, à l'Université de Fribourg, sa licence en lettres et de philosophie, degré supérieur.

Nos sincères compliments.

L'inauguration du Café du Stand

(Comm.) — Dans un cadre intime, le Café du Stand inaugurer ses nouveaux locaux du mercredi 26 au dimanche 30 juillet. Le 26, il y aura soirée officielle, puis le 27 et le 28, dès 20 h., seront des soirées offertes gracieusement à la clientèle sans prix d'entrée et sans augmentation des consommations. Le verre de l'amitié sera offert aux artisans, représentants des sociétés, aux amis de la classe et du C.A.S. Le programme de ces trois premières soirées comportera uniquement des productions d'amateurs de Martigny et environs. L'honneur de l'inauguration revient ainsi à cette élite de jeunes talents qu'il convient d'encourager et d'admirer. Venez donc les applaudir durant ces trois premiers jours, vous verrez Mad. Rouiller et son orchestre, Toubetz et ses Boys, Terrini dans ses chants langoureux, Gremaud dans sa guignolerie et d'autres amateurs qui se présenteront à la dernière heure.

Samedi 29 et dimanche 30, se terminera l'inauguration par un grand gala de music-hall avec les célèbres vedettes de l'ABC de Paris : **Lycette Florys**, la fantaisiste pleine d'entrain et d'humour, et **Georges Roger**, le plus populaire comique de l'époque ; du rire, du charme et de l'entrain, tel sera le mot d'ordre de ces deux dernières journées.

Ne manquez pas le rendez-vous, et dès mercredi soir 26 crt., à 20 h., le Café du Stand, agrandi et remis à neuf, vous attend.

Martigny-Sports

Sous l'expertise présidence de M. Charles Crittin, avocat, les membres du Martigny-Sports ont tenu leur assemblée samedi soir à l'Hôtel Terminus. Chacun rendit un hommage mérité au Comité qui a fourni beaucoup de travail au cours de la dernière saison.

Le nouveau comité a été désigné comme suit : MM. Charles Crittin, président ; Georges Tissières, vice-président ; Francis Revaz, Henri Chappot, Ernest Clavaiz, Marc Moret et René Meunier, membres.

Vérificateurs des comptes : MM. Arthur Dorsaz et Georges Girard. MM. Alfred Zighetti, Albert Moulin et Georges Girard seront les managers de nos deux équipes de juniors.

Gym-Dames

Répétition mercredi 26 juillet à 20 h. sur le terrain. Pour le 1er août.

« Octoduria »

Reprise des répétitions mardi 25 juillet à 20 h. sur le terrain : pour le 1er août. Pupilles, actifs.

Ge soir, au Corso, Tino Rossi

Un film de Tino Rossi est toujours un film à succès, et **Lumières de Paris** est non seulement le plus charmant des films d'amour et de chansons, mais encore le plus éblouissant spectacle de music-hall.

La distribution est particulièrement soignée et réunit une équipe d'amuseurs où nous relevons les noms de Raymond Cordy, Oudard, Doumel, Pasquali. Du côté féminin, Michèle Alfa, Conchita Monténégro.

Séances : mardi, mercredi et jeudi.

Un beau voyage dans la jungle

L'Etoile organise cette semaine un beau voyage dans la jungle, avec Dorothy Lamour, comme guide. **Toura**, déesse de la jungle, vous promet de belles émotions !

« L'année vigneronne »

Il s'agit du beau documentaire signé Duvanel qui sera présenté cette semaine à l'Etoile. Toute la presse en a signalé les mérites. Les Valaisans l'apprécieront à leur tour.

Ne confondons pas !

— Vous êtes inculpé de braconnage sur les terres de...

— Ah ! permettez, monsieur le juge, moi, je ne suis pas braconnier, ne confondons pas : je suis communiste de la forêt...

Soirées libres

Elle. — Crois-tu ? La nouvelle bonne a exigé trois soirées de livres par semaine !

Lui. — Sapristi ! Je voudrais bien être à sa place !

TINO ROSSI au CORSO

dans **Lumières de Paris**

cc 4852

Ce soir mardi, mercredi et jeudi

SUISSE

L'insigne de la Fête nationale et sa fabrication

Le Comité suisse de la Fête nationale communique :

L'insigne du 1er août est devenu au cours des ans le véritable emblème de notre fête nationale. Celui de cette année, si bien réussi avec son ruban rouge et ses deux croix, symbolise la Suisse, berceau de la Croix-Rouge. Chacun tiendra donc à le porter pour exprimer son attachement à la Patrie et sa reconnaissance à la Croix-Rouge suisse, bénéficiaire de cet appel.

Cet insigne présente encore un autre intérêt. Il a été fait par une institution de prévoyance sociale de la Suisse romande. L'entraide aux jeunes par le travail, à Lausanne, a créé il y a quelques années, au Repuis à Grandson, un institut d'orientation professionnelle pratique pour jeunes estropiés ou infirmes. Là, une vingtaine de ces jeunes handicapés, âgés de 15 à 20 ans, et venus de toutes les régions de la Suisse, ont l'occasion d'apprendre, selon leurs capacités, un métier qui les fera vivre. Répartis en petits groupes, ils s'essaient au jardinage, à la menuiserie, à la maroquinerie, au bureau, etc. Lorsqu'ils ont trouvé le travail qui leur donne le plus de plaisir et où ils réussissent le mieux, ils prolongent leur stage dans cette section, puis, après une formation professionnelle suffisante, sont placés comme aides dans certaines industries.

Durant de longs mois, au Repuis, une partie de ces jeunes gens a travaillé à la fabrication des insignes du 1er août. Avec une patience infinie et un zèle exemplaire, ils ont découpé, estampé, pressé, collé et ajusté. Dans ce travail, plusieurs de ces jeunes infirmes ont fait preuve d'une dextérité manuelle tout à fait étonnante et rare même chez les ouvriers les plus qualifiés.

Lorsque les possibilités techniques et l'institution étaient insuffisantes, quelques établissements industriels sont venus à la rescousse. Le désintéressement de ces industries et leur zèle à aider une œuvre d'utilité publique mérite d'être souligné ici.

Ainsi, l'insigne de la Fête nationale de 1944 a apporté une aide efficace à une institution de prévoyance sociale particulièrement actuelle et intéressante. Qui achète l'insigne, donne aussi son appui à la formation professionnelle des handicapés et rend hommage à leur travail.

Y PENSE-T-ON ASSEZ ?...

Une octogénaire qui dame le pion à bien des jeunes

est cette brave femme âgée de 82 ans qui, de Boveresse, dans les montagnes neuchâtelaises, a fait en une seule journée le voyage jusqu'à Ste-Croix, à 18 kilomètres de là. Elle revint encore le même jour dans sans des pénates, ayant ainsi 36 km. dans les jambes.

Il y a combien de jeunes qui se récrieraient s'il leur fallait en faire autant. La marche rationnelle n'use pas. Elle est au contraire un délassement. Mais maintenant on n'aime plus marcher et l'on croit qu'une longue course vous exténuerait. C'est le contraire qui souvent est vrai, et l'habitude de la marche est un gage de longue vie.

Les sanitaires ne sont pas des prisonniers

(C. R.) L'idée généreuse d'Henri Dunant a fait du chemin, de 1859 à nos jours.

Preuve en soit la protection et la situation privilégiée dont jouit le soldat sanitaire si son pays a adhéré à la Convention de Genève. Aujourd'hui, le sanitaire qui tombe entre les mains de l'ennemi n'est pas considéré comme un prisonnier de guerre, mais il continue à soigner les blessés et les malades.

La convention internationale prévoit que « le personnel exclusivement affecté à l'enlèvement, au transport et au traitement des blessés et des malades sera respecté et protégé en toutes circonstances ». Son rapatriement est prévu, mais il arrive évidemment que par suite de la pénurie de moyens de transport ou par manque de personnel sanitaire dans les camps, les soldats du service de santé restent dans le pays détenteur et continuent à soigner leurs camarades captifs.

Il en va de même pour le personnel sanitaire civil.

A peu près partout, les formations sanitaires régulières des armées sont complétées par du personnel sanitaire civil, membre des sociétés de secours (Croix-Rouge) et affecté exclusivement aux soins et au transport des malades. Ainsi, chez nous, la Croix-Rouge suisse (qui va bénéficier de la collecte de la Fête nationale 1944), recrute, instruit et met à la disposition de l'armée des formations entières, telles que les colonnes de la Croix-Rouge qui prodiguent les premiers soins aux blessés et les évacuent vers les places de pansement du front, ou encore les conductrices de la Croix-Rouge, incorporées dans les colonnes de transport de la Croix-Rouge, et enfin les infirmières, samaritaines, etc., comme personnel des établissements sanitaires militaires, ambulances chirurgicales, trains sanitaires, etc.

Tout ce personnel porte un uniforme et l'insigne de la Croix-Rouge ; il est muni d'une pièce d'identité, afin de pouvoir se légitimer en cas de guerre comme ayant droit à la protection prévue par la Convention de Genève. Il sera mis au bénéfice du même régime que le personnel sanitaire permanent s'il est capturé pendant qu'il remplit ces fonctions.

La guerre fait naître des garçons

Un fait constant, observé en tous lieux durant toutes les guerres, est un excédent des naissances masculines. Ainsi on peut lire dans une revue médicale, qu'il naît en Suisse, depuis 1939, 146 garçons pour 100 filles ; mais il y a tant de morts-nés chez les premiers que l'excédent réel n'est que de 4 à 5 %. Au début des hostilités, le surplus tendait à disparaître. Soudain, en février 1941, la proportion des garçons atteignait le chiffre inusité de 115 ; la conception remontait à mai 1940, date de la deuxième mobilisation générale. Ainsi les sentiments martiaux y seraient pour quelque chose. Explication toute gratuite !

BIBLIOGRAPHIE

« Failir »¹

Le roman de Mme Dorette Berthoud : **Failir**, que la Société des Gens de lettres de France avait honoré d'un prix, vient de paraître en nouvelle édition après avoir manqué pendant quelques années. La valeur de ce roman réside tout d'abord dans le sujet qui comporte une étude psychologique très poussée, doublée d'une intrigue qui sait rester captivante jusqu'à la fin, car il y a un secret, dont la clef ne nous est livrée qu'aux derniers chapitres ; en marge de l'amour d'Etienne du Tertre et de Marcelle Demierre, l'auteur décrit l'influence exercée par la mère de celle-ci sur son fils Jean.

Tous les personnages sont magistralement portraiturez, particulièrement Mme Germaine Demierre, qui, fiancée autrefois à M. du Tertre père, et, apprenant que celui-ci, pour obéir à ses parents, allait épouser l'une de ses cousines, avait écrit une lettre faussement signée « Sophie Bardier », où elle s'accusait d'avoir été sa maîtresse. Bien entendu, cette Sophie Bardier n'existait que dans l'imagination de la jeune fille. Or voici que, vingt-cinq ans après, une personne de ce nom vient s'installer dans le pays comme professeur de musique. Il en découle des complications sans nombre, mais finalement tout s'arrange, en apparence du moins. C'est-à-dire qu'Etienne du Tertre épousera Marcelle Demierre. Mais Jean, qui avait toujours considéré sa mère comme une sainte, ne pourra lui pardonner ni son acte coupable — et si ancien qu'il soit — ni sa longue dissimulation. Il perd la foi en la vertu et même la foi en Dieu, du moins en ce Dieu que sa mère lui avait appris à servir. Il renoncera donc à la carrière pastorale qu'elle avait choisie pour lui. Il quittera sa famille et se jettera dans le monde qu'il veut connaître, non plus par l'expérience des autres, mais par la sienne propre. De graves problèmes — celui en particulier des générations ennemies — sont traités ici avec un talent à la fois subtil et fort.

Tout au long de ce roman captivant, on retrouve la belle clarté et l'agréable sonorité du style de l'auteur de « Vivre comme on pense ».

¹ Dorette BERTHOUD-FAILIR, roman. Un volume in-8 broché fr. 4.— Librairie PAYOT, Lausanne.

Café-Restaurant du STAND

Martigny

Inauguration

dès mercredi 26 au dimanche 30 juillet

Programme varié de distractions

ORCHESTRE. Chant et musique à bouche avec TOUBETZ. Guitare et pour finir Cabaret Georges Roger avec Lucette FLORYS et leur pianiste

Feuilleton du Rhône du mardi 25 juillet 1944

LA MAISON DES DEUX BARBEAUX

Roman d'André Theuriot
de l'Académie française

Les sanglots étouffaient les deux frères, et à ces derniers mots ils éclatèrent violemment.

— Ne pleurez pas, continua plus faiblement Mlle Lénette, laissez-moi bien vous regarder encore une fois, et embrassons-nous.

Ils l'embrassèrent tous deux. L'effort qu'elle avait fait pour leur parler l'avait épuisée, elle commençait à suffoquer. Au bout d'une grosse demi-heure de silence, elle releva la tête et demanda si ses nièces avaient été prévenues.

— Oui, ma tante, répondit Germain, elles sont venues trois fois depuis hier, mais je n'ai pas voulu les laisser monter de peur de vous fatiguer.

— Envoie-les chercher, murmura Mlle Lénette, ce sont nos seules parentes... Il faut être bons pour elles !... Je veux les embrasser aussi...

Un nouvel étouffement lui ôta la parole. Hyacinthe avait fait mander Mme de Coulaines et sa fille ; mais avant qu'elles eussent fait le trajet de la rue des Saules à la rue du Bourg, l'ange de la mort, dont le vol silencieux va plus vite que les pas humains, était entré dans la maison Lafrogne et avait frôlé de son aile les yeux et les lèvres de la tante. Quand les

deux nièces arrivèrent essouffées au haut de l'escalier, Mlle Lénette avait cessé de vivre.

Le spectacle était navrant. Catherinette venait de fermer les yeux de la morte et d'allumer deux cierges à son chevet. Hyacinthe s'était affaissé dans son fauteuil ; Germain, comprimant violemment ses lèvres avec son mouchoir, allait et venait comme une âme en peine à travers cette antique chambre où Mlle Lénette avait passé une bonne partie de son existence. Les vêtements qu'elle avait quittés l'avant-veille étaient encore éparés sur des chaises, conservant dans leurs plis quelque chose de la personnalité de celle qui n'était plus. A côté de l'étui à lunettes, le vieux paroisien à reliure brune était resté sur la cheminée où elle l'avait déposé en rentrant de l'église ; mais la tante Lénette ne devait plus en tourner les feuillets jauniss, elle ne devait plus agraffer autour de sa longue taille l'austère robe de mérinos tant de fois portée. Toute cette bonne vie familière d'autrefois, cette tranquille intimité était à jamais détruite.

Tandis que Mme de Coulaines et Laurence, agenouillées devant le lit, murmuraient une prière pour cette vieille fille qu'elles avaient peu connue et qu'elles n'avaient guère aimée, Hyacinthe exhalait sa douleur en plaintes entrecoupées, pleines d'une naïve amertume.

— Elle est partie... Nous ne la verrons plus !... Si seulement elle avait été longtemps malade, mais non, morte en deux jours, là, d'un coup... Ah ! c'est trop dur !...

A la brume, les cloches de Notre-Dame se mirent à sonner « en mort ». Toute la nuit, les deux Barbeaux veillèrent près de la défunte, et le lendemain à midi, la tante Lénette s'en alla reposer auprès de sa sœur et du père Thoiré, dans le cimetière Sainte-Marguerite, plein d'arbres, plein de grandes herbes,

d'où l'on voit les coteaux de vigne verdoyer et les maisons de Villotte fumer au soleil levant.

IV

Pendant les premiers mois qui suivirent la mort de Mlle Lénette, les deux frères furent trop abasourdis pour sentir toute la gravité de la perte qu'ils venaient de faire. Ils vivaient automatiquement sans s'inquiéter de ce qui se passait autour d'eux ou au dehors. Ils laissaient la direction du ménage à Catherinette, ne voulant voir personne, se mettaient à table sans appétit, mangeaient sans savoir ce qu'on leur servait, et ne prenaient plus goût à rien. Hyacinthe errait çà et là comme un corps qui a perdu son âme ; Germain ne pensait plus à la chasse, et ne mettait plus les pieds au bois.

Parfois seulement, à la fine pointe du jour, ils se glissaient furtivement, chacun de son côté, hors du logis. Ils filaient discrètement par des ruelles détournées et étaient tout étonnés de se retrouver au détour d'une allée du cimetière. Ils restaient là une bonne partie de la matinée, sans se dire trois paroles, tout occupés à jardiner autour de la fosse de la tante Lénette. Les pluies d'avril avaient déjà tassé la terre, ils y avaient fait planter des fleurs et ils les arrosaient silencieusement.

Mais quand ce lourd engourdissement se fut peu à peu dissipé et qu'ils rentrèrent dans la vie consciente et active, alors ils commencèrent à sentir combien la défunte leur manquait. Une attaque de paralysie, les privant tout d'un coup de leurs yeux et de leurs jambes, les eût rendus moins impuissants et désorientés que cette brusque mort de Mlle Lénette.

Habités à se reposer sur la tante pour toutes les choses du ménage, ils n'entendaient rien au gouvernement d'une maison, et les moindres détails domes-

tiques prenaient pour eux l'importance d'une affaire d'Etat. Qu'il s'agit de commander le menu d'un dîner ou de renouveler leur garde-robe, ils se regardaient tous deux avec des yeux ahuris, et finissaient par s'en remettre aveuglément à la décision de Catherinette.

Or celle-ci, qui avait toujours été un instrument passif entre les mains de Mlle Lénette, manquait absolument d'imagination et d'initiative. Les deux Barbeaux dinaient mal : au milieu de l'abondance de toutes choses, ils étaient privés de ces gâteries et de ces petits soins que la sollicitude de la tante leur prodiguait, et que l'habitude leur avait rendus nécessaires comme le pain et le sel.

Ils s'embrouillaient dans ces trousseaux de clés que Mlle Lénette maniait avec tant de dextérité. Au fond de ces profondes armoires où la tante rangeait le linge avec un ordre méthodique dont elle avait emporté le secret, les deux infortunés ne savaient rien trouver. Ils passaient des heures à chercher un mouchoir de poche ; puis, de guerre lasse, après avoir bouleversé tous les rayons, ils s'asseyaient découragés en face des piles de linge effondrées, et murmuraient d'un ton lamentable : « — Ah ! si la tante était là ! »

Un soir de mai, après une journée dépensée à l'une de ces laborieuses recherches, le souper fut plus détestable encore que de coutume. Catherinette avait servi à ses maîtres deux plats qui leur étaient antipathiques : une langue braisée et des œufs à l'oseille. Par surcroît, la salade, mal assaisonnée, n'était pas mangeable. Les deux frères, assis devant leurs assiettes intactes, restaient taciturnes, fatigués et maussades, quand Germain, posant brusquement sa fourchette, murmura ces mots, qui semblaient la conclusion d'un long soliloque intérieur :

Deux voisines ont fait la lessive... Laquelle des deux a utilisé Radion?



Radion lave plus blanc. Quel désappointement lorsque le linge n'a pas le blanc qu'il pourrait avoir... avec Radion c'est pourtant si facile! La mousse Radion, douce et à senteur fraîche, a une façon toute spéciale et soigneuse d'éloigner la saleté du tissu. Le linge acquiert une propreté irréprochable et un blanc éblouissant: le blanc Radion! Pour la fabrication de Radion, il n'est utilisé que des huiles et des matières premières de qualité d'avant-guerre.

Ne pas mélanger avec d'autres produits.
Radion lave plus blanc
Pour tremper, la soude à blanchir OMO



AVIS

Le soussigné a l'honneur d'aviser sa clientèle et le public en général que son établissement portera à l'avenir le nom de

Café-Restaurant de la POSTE

(anciennement Café Bianchetti)

Il profite de l'occasion pour recommander ses tranches, fondues, croûtes au fromage et autres spécialités ainsi que ses vins de 1^{er} choix.

Jules Farquet, propr., Martigny Bourg

Pucerons? **Planta-SEX**
les détruit radicalement
FABR. DE PROD. CHIMICO-BIOLOGIQUES FLORA DUEBENDORF

L'invasion de la "forteresse européenne" a commencé...

Achetez la

Carte de l'Europe

fr. 3.90 très détaillée, à

Imprimerie PILLET

Martigny Téléphone 6 10 52

LOTÉRIE ROMANDE

Cirage 5 Août

39

SION, Place du Midi Chèques postaux II c 1800

Spécialement contre le *Doryphore*

Arséniate de chaux

XEX

Deslarzes, Vernay & C^{ie} Sion

ON CHERCHE
jeune fille
sachant cuisiner, aimant les enfants. Bons gages, vie de famille. Entrée tout de suite. S'adres. Boucherie Viguet, à Rolle.

Personne
seule cherche travail de RACCOMMODAGES pr ouvriers ou pour aider à la campagne ou à la vigne. S'adresser à Mme Jäggi, maison Polli, Martigny-Bourg.

ON DEMANDE
personne
d'un certain âge pour tenir compagnie à une dame âgée. Nourrie et logée, traitement à convenir. S'adr. chez M. Charles Kunz, Martigny-Ville.

ON CHERCHE auprès d'une cuisinière
Jeune fille
pour garder les enfants et aider au ménage. Bons soins, vie de famille. Adresser offres avec prétentions à Mme A. Rieder, boucherie, Moutier (Jura bernois).

Pour les plantations de deuxième saison:
100.000 plants de poireaux d'hiver disponibles.

Domaine de la Printanière Saxon - L. Neury-Chevalley

Le secret du bohémien
la merveille des pêcheurs à la ligne. Attire le poisson 100%. Le poisson mord à chaque lancée. Il suffit d'en enduire l'appât. Portion-échantillon fr. 3.-. Expédié par Prova S. A., Morat.

Dr Jean Lontat
dentiste
MARTIGNY
de retour

A VENDRE belle
voiture
à cheval, essieux patents, état de neuf, avec pont arrière. S'adresser au journal sous R 1747.

A VENDRE sur plante la récolte de 7 mesures de
froment

S'adresser à Ulysse Giroud-Pont, Martigny-Brg. Tél. 6 14 80.

A vendre d'occasion un
Fourneau
« Le Rêve » à 2 trous. Bon prix, à l'état de neuf. S'adresser à Mme Vve Berthe Rosset, Martigny-Bourg.

A VENDRE un
CHIEN
moutonnier
S'adresser à Henri Bergerand, Charrat.

ON CHERCHE
JEUNE FILLE

sérieuse comme volontaire. Argent de poche 30 fr. Bonne occasion d'apprendre la langue allemande et la cuisine. Famille Lüthy, Restaur. Schweizerhalle, Soleure.

PILLET - MARTIGNY

ON CHERCHE
Jeune fille

de confiance pour aider au ménage et au magasin. S'adresser chez Jules Tissières, Branson, Fully. — Tél. 6 30 21.

Pourquoi
ranger au galetas un objet faisant double emploi et devenu, de ce fait, encombrant? Vendez-le plutôt en insérant une petite annonce dans le journal LE RHONE

Cuisinière
Personne 20-30 ans, sachant cuire, est demandée pour la tenue d'un ménage de campagne. Pas travaux des champs. Bons soins. Vie de famille. — S'adr. Mme Vauthey, ferme de Dorigny par Renens.

A VENDRE un
Linguaphone
allemand en parfait état. S'adresser au journal sous R 1855.

BAZAR PHILIBERT
MARTIGNY

Robettes d'enfants, toutes tailles
Barboteuses, Blouses, etc.
Dessous légers, Socquettes, Bas

Moderna vernayaz
cherche pour tout de suite
ouvrières au-dessus de 15 ans
Téléphone No 6 58 44

La paix sociale dans l'industrie métallurgique

La convention connue sous le nom de paix sociale et conclue en 1937/39 par l'Association patronale des constructeurs de machines et industriels en métallurgie et les syndicats intéressés est arrivée à échéance. En vue du renouvellement de cette convention, la Fédération suisse des ouvriers sur métaux et horlogers a siégé le 14 juillet à Berne sous la présidence de M. O. Steiner, vice-président. Le nouvel accord tel qu'il est prévu ne se différencie pas beaucoup de l'ancienne convention. Il repose sur le principe de la paix sociale et oblige la partie contractante à examiner et liquider à l'amiable les divergences d'opinion et à renoncer à toute lutte. A propos du renouvellement envisagé, la F. O. M. H. et l'association patronale ont conclu une nouvelle entente prévoyant une extension du droit aux vacances et le paiement partiel de six jours de congé.

Les deux parties contractantes ont en outre décidé de créer dans l'industrie métallurgique et des machines un fonds social destiné à financer une caisse professionnelle paritaire pour l'assurance-vieillesse.

— Non, vrai, ça ne peut pas durer plus longtemps!
— Qu'est-ce qui ne peut pas durer, cadet? demanda Hyacinthe, tiré à son tour de sa méditation par l'exclamation de son frère.
— Eh! la vie que nous menons... Nous sommes bien portants, encore jeunes et fort à notre aise, et avec cela nous vivons plus misérablement que le dernier des tisserands de la rue de Vél.
— C'est vrai, mon camarade, mais c'est la faute des circonstances, et nous n'y pouvons rien... Ah! si la pauvre tante Lénette était là!
— Oui, si elle était là, les choses iraient autrement; mais enfin la chère femme est partie, et nous ne pouvons pas passer le restant de nos jours à nous lamenter, tandis que la maison s'en va au désarroi... Nous ne sommes plus des enfants, Lafrogne, et il faudrait pourtant prendre un parti.
— Quel parti, Germain?
— Ah! voilà!... dit le cadet, en pliant lentement sa serviette; tu vas pousser les hauts cris, et je sais bien que ma proposition a son mauvais côté, mais de deux maux il est sage d'éviter le pire... Donc je pensais que Catherinette est vieille, qu'elle ne peut suffire à tout et que... bref, il serait urgent qu'il y eût une femme à la maison.
— Hum! répliqua Hyacinthe qui écoutait en trempant une croûte de pain dans son vin pur, c'est chanceux... Si nous prenons une femme de charge qui nous volera et deviendra une façon de servante-maîtresse, ce sera tomber de fièvre en chaud mal.
— Qui te parle d'une mercenaire? riposta Germain; non, il nous faut une femme qui veille à nos affaires avec un dévouement qu'on ne trouve pas chez une domestique, et pour cela il faut que l'un de nous se marie.
— Oh! oh! oh! se récria Hyacinthe sur trois tons

différents... Y songes-tu? A nos âges, avec nos habitudes, introduire ici une étrangère qui n'aura ni nos goûts, ni nos façons de vivre, et qui d'aventure prendra en grippe celui de nous qui deviendra son beau-frère. C'est dangereux.
— Il le faut! répéta nettement Germain, et, si la pauvre tante pouvait parler, je crois qu'elle nous donnerait ce conseil.
— Oui, si nous pouvions rencontrer une seconde tante Lénette... murmura Hyacinthe, devenu rêveur.
— Un peu plus jeune pourtant! objecta Germain.
— Le choix n'est pas facile, poursuivit l'aîné des Barbeaux; par le temps qui court, où trouver une femme qui puisse s'intéresser à nos affaires et s'habituer à notre régime?
— Qui sait? Nous n'aurions peut-être pas à l'aller chercher bien loin... il me semble que nous l'avons sous la main.
— Et qui donc?
— Notre cousine de Coulines.
— La mère ou la fille? demanda ingénument Hyacinthe, un peu effaré.
— La mère est un peu mûre, répondit Germain en faisant la grimace; non, je parle de la fille, naturellement.
— Laurence! s'écria l'aîné en joignant les mains, mais elle a dix-neuf ans à peine.
— Tant mieux, elle n'a pas encore eu le temps de prendre de mauvais plis, et nous la façonnerons à notre gré.
— Mais la différence d'âge?... Ne te souviens-tu plus de ce que tu disais à Nivard?
— Nivard est usé, et nous sommes verts et gailards... Et puis songe que du moment où nous nous décidons au mariage, il est plus prudent de prendre une femme dans notre parenté; notre fortune ne sor-

tira pas de la famille, et, de plus, Laurence, qui est pauvre, sera liée à nous à la fois par le sang et par la reconnaissance. En choisissant une étrangère, nous nous exposerions aux mêmes risques sans rencontrer les mêmes avantages.
— Germain prêcha si bien qu'il finit par convaincre Hyacinthe; ils tombèrent d'accord que le choix devait s'arrêter sur Mlle de Coulines. — Elle est un peu jeune, murmura Hyacinthe en vidant son verre à petits coups, mais enfin... va pour Laurence!
— Affaire entendue! s'exclama Germain en secouant la main de son frère; maintenant il ne s'agit plus que de décider lequel de nous se mariera.
— Quelle plaisanterie! reprit Hyacinthe, c'est toi, naturellement. Tu es le moins âgé, et, entre nous, j'ai cru déjà m'apercevoir que la jeune personne ne t'était pas indifférente...
— Peuh! fit l'autre, j'avais du plaisir à la regarder, mais elle me plait tout autant comme belle-sœur que comme femme... D'ailleurs, tu es l'aîné, et c'est à toi que revient l'honneur d'être chef de famille.
— Merci de l'honneur! dit Hyacinthe en se levant pour protester, je te cède mon droit d'aînesse. Je suis timide, gauche, quinquagénaire, je serais un trop triste sire aux yeux d'une femme.
— Allons donc! tu es doux, tranquille, d'humeur agréable et accommodante; c'est ce qu'il faut dans l'état du mariage, tandis que moi, avec mon caractère entier, bourru, et avec mes mœurs de chasseur, je suis un ours mal léché... C'est toi qui iras devant M. le maire.
— Non, non, Germain! s'écria le malheureux Hyacinthe d'une voix suppliante, les femmes me font peur.
— Et moi, je les épouvante...

— Voyons, cadet, soyons sérieux... Tout à l'heure, tu m'as persuadé que la maison périliterait si l'un de nous ne se mariait point, et je suis tombé d'accord avec toi... mais je pensais que tu te chargerais de l'affaire.
— Moi! j'avais au contraire l'idée que la chose te revenait de droit.
— Non, décidément, je suis trop vieux.
— Et moi trop grognon!
Ils restèrent un moment silencieux, se promenant les yeux baissés et la mine perplexe; puis, venant à se rencontrer et à se regarder en face, ils se mirent à rire mélancoliquement.
— Il faut pourtant prendre une résolution, reprit Hyacinthe.
— Eh bien, tirons au sort, répliqua Germain, sans quoi nous n'en finirons jamais.
Il prit son carnet, en arracha deux feuillets sur lesquels ils écrivirent séparément le nom d'Hyacinthe et le sien; puis, les ayant pliés et jetés dans son chapeau: — Choisis! s'écria-t-il; celui dont le nom sortira se vouera au « conjungo ».
— Un instant! dit Hyacinthe, qui surveillait avec terreur les apprêts de son frère, il faut faire les choses en forme, afin que celui qui tombera au sort ne puisse accuser l'autre d'avoir triché...
Il appela Catherinette par la fenêtre de la cour, et quand elle se présenta:
— Ma fille, continua-t-il, tu vois ce chapeau... Il y a dedans deux billets; tu vas fermer les yeux et en prendre un au hasard.
Catherinette regardait alternativement les deux frères d'un air hébété, et se demandait si les deux Barbeaux ne devenaient pas fous. Pourtant, sun un geste impératif de Germain, elle retroussa sa manche et plongea la main dans le chapeau. (A suivre.)